

**SERGE AVEDIKIAN.** Acteur et réalisateur, il est venu au festival d'Alès - Itinérances présenter son dernier film en avant première : *Paradjanov*. Son regard sur la vie du cinéaste arménien.

# « Être d'une culture n'est pas suffisant »

Serge Avédikian était à Alès vendredi, au festival du cinéma Itinérances, pour présenter en avant-première son tout dernier film, *Paradjanov*, qui sortira dans les salles prochainement.

Sergei Paradjanov (1924 - 1990) est un cinéaste (réalisateur) arménien qui a connu la censure et la prison en Union soviétique. On lui doit notamment deux chefs-d'œuvre *Les Chevaux de feu* (1964) et *Sayat-Nova* (1968).

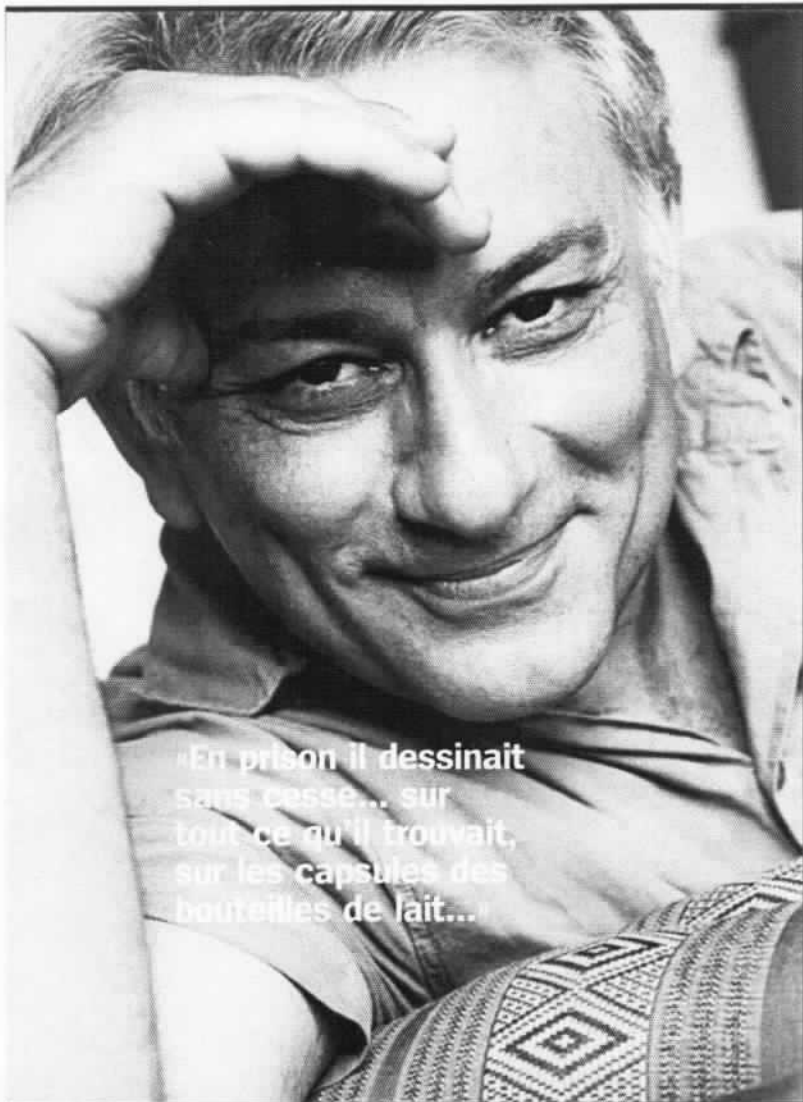
Serge Avédikian est un acteur et réalisateur de courts-métrages et films d'animations. Il a reçu la Palme d'or du court-métrage à Cannes en 2010 pour son film d'animation *Chiène d'histoire*. Il débute dans les années soixante-dix au théâtre, puis comme acteur il apparaît au cinéma en 1979 dans *Le Pull-over rouge* (dans le rôle de Christian Ranucci). Il a depuis plus d'une vingtaine de films à son actif. Récemment (2009) il a joué dans *L'armée du crime* de Guédiguian. Il a réalisé depuis 1989 plus d'une dizaine de courts-métrages. *Paradjanov* est son premier long métrage de fiction. Il y joue également le rôle titre.

**Ce film que vous venez présenter à Alès, *Paradjanov*, est-ce un film d'histoire, un biopic ou quelque chose de plus personnel ?**

Ce film retrace les trente dernières années de la vie de Sergei Paradjanov, des années soixante aux années quatre-vingt dix. A partir du moment où il commence à rencontrer le succès avec son film arménien *Les Chevaux de feu*. Ensuite, à cause du scandale que ce film provoque, le cinéaste fuit en Arménie mais la police soviétique le rattrape. Il est arrêté et fait cinq ans de prison. Il revient alors dans sa maison natale en Géorgie, c'est un renouveau après quinze ans sans tournage. Mais de nouveau il doit affronter un État qui ne l'accepte pas. Or, pendant très longtemps ses films ont été montrés dans le monde entier sans que lui-même puisse voyager à l'étranger. Mais à la fin de sa vie il est internationalement reconnu et accomplit un tour du monde triomphal. Aujourd'hui pour les cinéphiles (il ne faisait pas un cinéma grand public) il est reconnu au même niveau que Pasolini par exemple.

**Paradjanov semble dégager beaucoup de gaieté...**

De gaieté et de solitude aussi. Pour créer il faut être seul, face à soi-même. Paradjanov ne s'est jamais arrêté de créer, même durant les quinze années où il n'a pas tourné. Il a fait beaucoup de collages. Un musée très fréquenté a été créé



« En prison il dessinait sans cesse... sur tout ce qu'il trouvait, sur les capsules des bouteilles de lait... »

dans la maison qu'il aurait dû habiter, à Erévan. Ses œuvres sont exposées partout dans le monde, elles voyagent beaucoup. Il y a actuellement deux expositions de ses œuvres à Moscou. En prison il dessinait sans cesse, sur tout ce qu'il trouvait, n'importe quel papier, sur les capsules des bouteilles de lait, sur le fond des boîtes de sardines. Il ne pouvait pas laisser ses mains tranquilles. Il a été en perpétuelle résistance au conformisme.

**Vous êtes tous deux d'origine arménienne, est-ce cela qui**

**vous a rapproché de lui ?**

Ce film est une vraie composition, un peu comme lui-même l'aurait réalisé. Dans son esprit mais sans jamais le copier. J'ai voulu être proche de son état d'esprit, de son magnétisme. Mon film est poursuivi par sa fantasmagorie. Je me suis permis ça parce que je le connaissais. Je ne l'ai pas joué, je l'ai laissé venir en moi. La place que je lui ai donnée en moi était suffisamment grande pour qu'il s'y loge, il y avait le volume nécessaire. Je me suis laissé envahir. Il était là. D'ailleurs parfois les gens sur le plateau me prenaient

pour lui. On en ressort un peu groggy par la force de la traversée, mais avec le temps on a l'impression d'avoir été en contact avec quelque chose de grand. Je lui ai donné, mais j'ai pris de lui aussi. Ensuite pour qu'il ressorte il faut accepter que les choses aient eu lieu, qu'elles laissent des traces qu'on ne devine pas au départ. Au départ on m'avait juste proposé de jouer le rôle. Puis le réalisateur a renoncé à son projet, c'était au moment de ma Palme d'or. Les Ukrainiens m'ont alors proposé de reprendre le film. Si je n'aimais pas autant Paradja-

nov, je ne l'aurais pas fait. Mais il était juste un peu plus âgé que mon père, il aurait pu être mon père. Il fut un père spirituel. Un héritage que j'ai reçu. Le faire revivre, c'était un peu ma façon de rendre quelque chose. Il est Arménien, ayant beaucoup vécu à l'étranger, comme moi. Cette façon d'être à la fois dedans et dehors je la connais bien. La poésie du cinéma et l'amour du pictural nous rapprochaient aussi. Un besoin de remodeler la matière. J'ai rendu sa fantaisie à travers la mienne avec les outils technologiques d'aujourd'hui. Ni lui ni moi n'avons lâché la main de l'enfant qu'on avait été.

**Être à la fois vous, lui, l'homme, l'enfant plus tous ceux que vous avez dans vos bagages en raison d'une histoire lourde... ça ne fait pas trop de monde à porter ?**

Il ne faut pas se perdre dans sa propre foule. Pour garder l'axe, il faut garder le cap. Travailler sur soi pour faire de la place. On a des capacités au départ, ensuite il faut travailler pour ne pas que ça se rétrécisse. C'est une forme de spiritualité : aller à la recherche des mystères du monde, se frotter à ce qui semble ésotérique : la culture asiatique, le zen, le taï-chi. Faire de la place aux cultures plus lointaines, créer des ouvertures. Nous sommes toujours en transformation, il faut savoir garder ce qu'on a et lâcher prise en même temps. Aller à la rencontre des inconnus possible. Mais ne pas voler les choses aux gens, les amener à les donner. Être d'un peuple et d'une culture n'est pas suffisant. Le langage d'un artiste doit être universel. Les étiquettes, c'est ce qui fait l'exotisme. Mais dans le regard de l'autre on n'a pas envie d'être une seule chose. Vivre en diaspora, c'est la force de vivre ailleurs que chez soi et de faire de l'ailleurs un chez-soi. Ce qui compte n'est pas le décor, ce qui compte c'est d'être soi. Vivre ailleurs est une force. Les peuples se sont enrichis au contact les uns des autres. Mais il faut aussi avoir la résistance de garder ce qui est à soi, ce qu'on a de propre que l'on nomme à tort identité. L'identité c'est une bêtise, on n'a pas qu'une seule identité. Dans l'esprit il n'y a pas de frontière, on est à soi, on est perpétuellement voyageur. Un paysan qui ne bouge pas peut être aussi universel, il voyage verticalement, en profondeur entre le ciel et la terre. Plus jeune je pensais qu'il fallait se battre pour ne pas perdre l'identité du départ. Avec le temps je pense aussi qu'il faut faire de la place au reste.

RECUEILLI PAR ISABELLE JOUVE